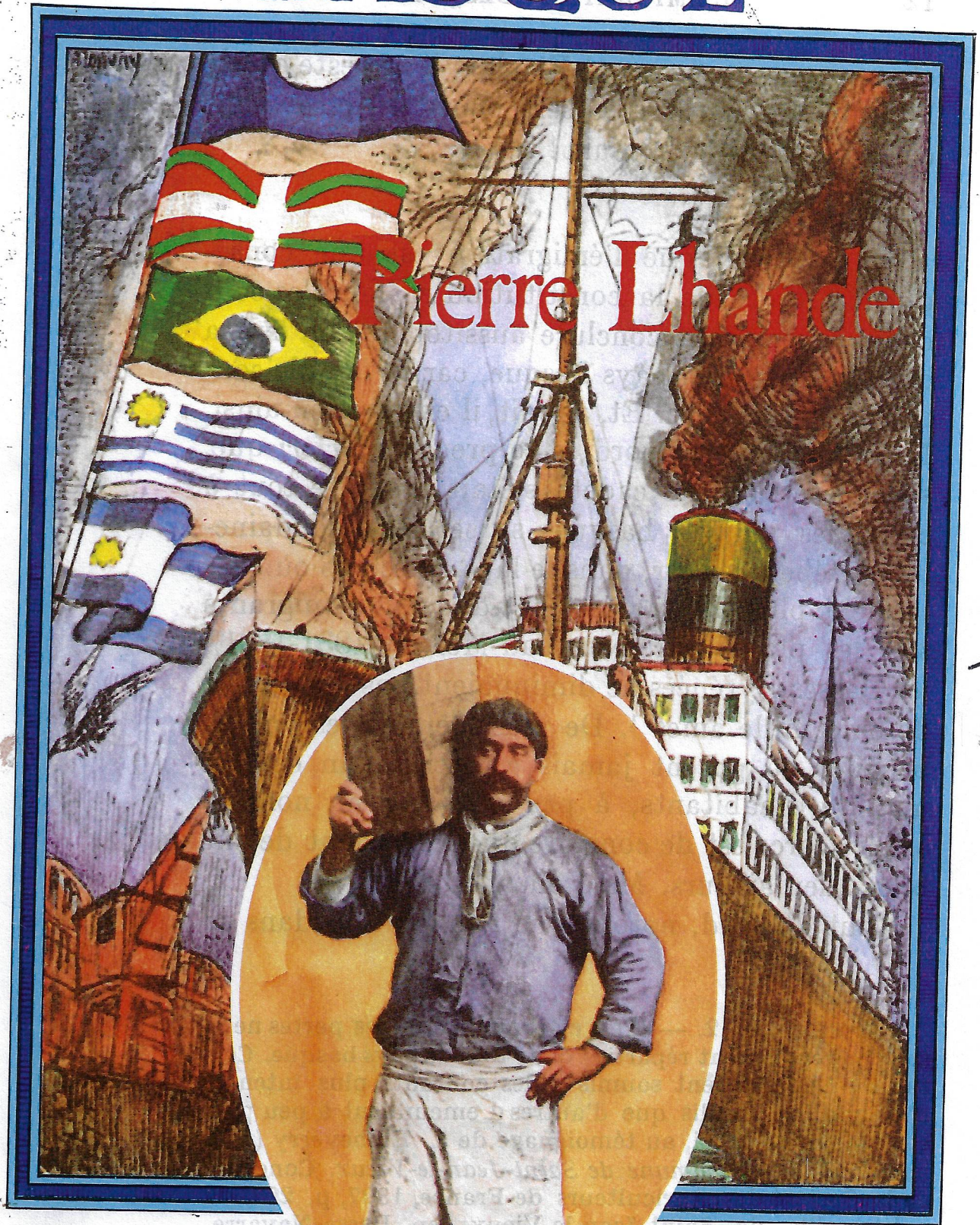


# L'ÉMIGRATION BASQUE



Pierre Lhande

ELKAR

chaux pour un paysan ! Et alors il ne reste que le lointain. Le lointain, ce sera peut-être pire ; mais c'est toujours le lointain !...

2  
/

S'il est vrai que l'émigration est une conséquence forcée de la constitution en familles-souches, il nous faut conclure aussitôt qu'elle exista de tout temps en pays basque, car la famille-souche y est séculaire. Et, de fait, il en est bien ainsi. Nous en avons d'abord cette preuve *a priori* que, si la défection des cadets s'était produite tout à coup, les villages basques se seraient soudainement dépeuplés ; or, dans le laps de temps où elles jetaient plus de quatre-vingt-dix mille émigrants sur les plages du Nouveau-Monde (1831-1891), les Basses-Pyrénées ne diminuaient pas tout à fait de cinq mille âmes<sup>1</sup>. De plus, comme les vallées basques ne purent jamais abriter qu'un certain nombre d'habitants, à peu près égal au nombre actuel, force est de conclure que l'excédent devait bien aller ailleurs. Mais où allait-il ?

Tout d'abord, notons que l'émigration dans sa

<sup>1</sup> Etchev., p. 2. — Il est clair que toutes les pertes ne se sont pas également réparties dans tout le pays basque. Certains villages furent soumis à des courants plus intenses d'émigration, tandis que d'autres demeuraient à peu près stationnaires. Ainsi, au témoignage de L. Etcheverry (*Monographie de la commune de Saint-Jean-le-Vieux*. Concours de la Société des Agriculteurs de France, 1897, p. 297), la petite ville de Saint-Jean-le-Vieux, en Basse-Navarre, tomba de 1434 habitants en 1792 à 1135 en 1856, et à 884 en 1896.

forme moderne, l'émigration économique au Nouveau-Monde, n'est pas nouvelle : le nom seul dont les Basques désignent leurs frères d'outre-mer, *Indianoak*, les Indiens, prouve l'ancienneté de la tradition. Mais il reste pourtant que l'Amérique n'a été qu'en ce dernier siècle le grand débouché aux vastes émigrations euskariennes. Où donc se portaient, jusqu'ici, tous ces cadets en quittant les demeures natales?

La question se pose à peine pour les siècles qui précédèrent la rigoureuse fixation des frontières des grands États. A cette époque, beaucoup moins resserrés entre des limites que pouvaient élargir à leur gré l'invasion ou la guerre, les Basques n'avaient nullement senti le besoin de chercher au loin des terres vierges. Quand la vallée se faisait trop étroite aux enfants trop nombreux, les jeunes barbares envahissaient le pays voisin : « Garde les frontières de la patrie, écrivait au comte Galactorius Fortunat, évêque de Poitiers (699). Que le Cantabre te redoute; que le Vascon *errant* craigne tes armes et ne se confie plus à l'appui qu'il trouve dans les rochers des Pyrénées <sup>1</sup>. » De 627 à 766, les Vascons occupèrent tout le pays entre la Garonne et l'Ebre : Pépin les refoula vers les Pyrénées; puis les royales pirateries des souverains ravagèrent ces vastes plateaux de Navarre où des noms purement euskariens ne marquent plus que des solitudes, les Basques ayant dû

<sup>1</sup> FORTUNAT, *Miscell.*, liber X. Carm. xxiii. Migne, t. LXXXVIII, col. 346.

3

abandonner un pays déboisé, pillé et pelé par ces splendides bandits.

Alors commença ce mouvement d'émigration, d'abord timide et de vol court, auquel la découverte de l'Amérique et son occupation par les Espagnols vint donner le complet essor. Les cadets du pays basque-français trouvèrent souvent un emploi dans les petites troupes de leurs seigneurs. A la suite du châtelain, ils allaient dans les provinces voisines faire le coup de main ou rançonner les terres des maisons rivales. C'est ainsi que, durant toute la fin du xiv<sup>e</sup> siècle et la première moitié du xv<sup>e</sup>, les puissantes factions de Lixte et de Gramont en Basse-Navarre et celles des *Gamboínos y Oñezinos* en Biscaye occupèrent sous leurs ordres d'importantes troupes de cadets du pays <sup>1</sup>. Il est même à croire que, durant toute cette période de guerre civile, où chaque petit seigneur devait vivre sur la défensive, la conscription dut suffire amplement à occuper les bras que ne retenaient plus les travaux du foyer natal.

Mais, bientôt, les Basques vont chercher du service au-delà de leurs frontières. Déjà, en 1282, on avait vu figurer un corps de Basques dans l'armée anglo-normande qui conquiert le pays de Galles <sup>2</sup>. En 1492, plusieurs Souletins servent à Dax, en qualité d'archers, dans la compagnie du

<sup>1</sup> JEAN DE JAURGAIN, *Quelques légendes poétiques du pays de Soule*, p. 15-25.

<sup>2</sup> AUG. THIERRY, *Conquête de l'Angleterre*, t. IV, p. 187.

seigneur de Gramont. En 1525, il y a trois mille Guipuscoans et Navarrais à Pavie, où le chevalier Juan de Urbieta, de Hernani, eut la gloire de recevoir l'épée de François I<sup>er</sup> 1. En 1540, on compte des Basques parmi les pages de la vénerie de François I<sup>er</sup>, les archers de la garde du roi, les

1 Dans l'un des transepts de la belle église de Hernani on peut lire cette inscription toute pleine de la grandiloquence castillane :

HOC JACET IN TEMPLO MAGNUS DE URBIETA JOANNES  
NATALE HERNANI, CUI DEDIT ANTE SOLUM,  
PAPIÆ VINDEX, GALLORUM TERROR, HONORIS  
HISPANI ASSERTOR, BELLICA AD ARMA POTENS;  
GALLORUM REGEM FRANCISCUM FŒDERE BELLI  
CAPTIVUM DUXIT, RES EA MARTIS OPUS,  
ERIGIT HOC VITÆ PARITER MORTISQUE TROPHÆUM  
PATRIA. SI PIETAS EST TIBI, FUNDE PRECES

EN ESTE TEMPLO YACE EL GRAN JUAN DE URBIETA QUIEN VIO NACER ESTA N. Y. L. VILLA DE HERNANI; EL LIBERATOR DE PAVIA, EL TERROR DE LOS FRANCESES Y EL ACERRIMO DEFENSOR DEL HONOR ESPAÑOL; AQUEL VALIENTE SOLDADO QUE TUBO EL ARROJO DE HACER PRISIONERO DE GUERRA A FRANCISCO 1<sup>o</sup> REY DE FRANCIA, MERECIENDOLE ACCION TAN HEROICA EL QUE SU PATRIA PARA INMORTALIZAR SU NOMBRE LE ERIGIESE ESTE HONORIFICO BLASON — Y TU, LECTOR, SI ERES PIADOSO RUEGA POR ÉL.

Et au dessous est le fameux blason : champ d'argent orné, en bas, d'une verte plaine traversée par le Tessin; en haut, d'un bras de chevalier armé; sur le champ est arrêté un cheval, la bride abattue, portant au poitrail la fleur de lys; en chef, l'aigle impériale à deux têtes, avec cette inscription :

EL SEÑOR IMPERADOR CARLOS V<sup>o</sup> ESPEDIO ZÉDULA DE ESTE BLASON Y ESCUDO, REFRENDADA DE FRANCISCO DE LOS COBOS, PARA JOAN DE URBIETA Y SUS DESCENDIENTES A LOS 20 DE MARZO DEL AÑO 1530.

compagnies de cheveu-légers et les mousquetaires<sup>1</sup>. Ceux qui ne vont pas prendre du service au loin trouvent un emploi dans les milices de Soule, au régiment de Royal Cantabre.

De leur côté les Basques-Espagnols vont guerroyer dans les Flandres et dans l'Amérique du Sud. Dans le seul village d'Eibar, pendant l'espace d'un siècle, un historien a relevé les noms de 147 soldats et marins qui s'illustrèrent dans les Flandres, en Italie, au Mexique, au Pérou, à Cuba, et y remplirent des charges importantes comme celles de gouverneurs, de *corregidores* ou de commissaires royaux<sup>2</sup>.

6  
— Une autre monographie énumère trente-quatre maîtres de camp et capitaines basques qui se firent au Chili, pendant le cours du xvii<sup>e</sup> siècle<sup>3</sup>.

En ces temps où la fidélité à l'autel est liée à la fidélité au trône, les grandes familles donnent aussi leurs fils à l'Église. Les Universités de Cahors et de Toulouse, en France, et celle de Salamanque, en Espagne (où le diable, disait-on, enseignait la théologie en deux ans, moyennant l'âme d'un

<sup>1</sup> J. DE JAURGAIN, *Trois-Villes, d'Arlagnan et les Trois Mousquetaires*, 1885.

<sup>2</sup> MUJIKAKO GREGORIO, *Eibar'ko Seme ospatsuen berri batzuek Donostia'ko EUSKAL-ITZ-JOSTALDIEN BATZARRAK, Eibar'ko euskal-jaietan saritua*. — Donostian, J. BAROJA et semearen etxean, 1908.

<sup>3</sup> THAYER Y OJEDA, *Navarros y Vascongados en Chile*, 16-21.

écolier chaque année), virent se presser à leurs cours les plus nobles cadets de Soule et de Navarre. De là sortirent des prélats et des écrivains ecclésiastiques de grand nom : les deux de Maytie, d'Oloron, les de Marca, les de Sponde, les d'Echaux.

Mais, tout comme le service aux archers du roi ou aux mousquetaires, les dignités ecclésiastiques n'étaient guère accessibles aux cadets de mince origine. Pourtant, il fallait bien quitter le nid natal pour aller chercher du pain. Les petits paysans traversaient alors la frontière espagnole et se louaient comme bûcherons ou briquetiers pendant la belle saison. D'autres partaient pour Paris, sans doute avec le même léger paquet rouge des émigrants d'aujourd'hui, arrivaient par étapes à la capitale et s'embauchaient comme valets. Ils eurent leur célébrité à la fois pour leur attachement fidèle et pour leur dextérité à bâtonner les gens sur l'invitation de leurs marquis, car, en ces temps barbares, M. le procureur de la République du tribunal civil de Saint-Palais n'avait pas interdit le port — et l'usage — du *makila*<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Le *makhila* ou *makila* est un bâton de néflier, que les Basques portent toujours avec eux quand ils s'éloignent de la maison. Jadis, l'extrémité inférieure dissimulait un long dard d'acier qu'on faisait saillir par un mouvement brusque, en face d'un danger. C'est de cette arme, employée avec succès à Bayonne dans un siège contre les Anglais, qu'est venu le nom de la *baïonnette*. La *baïonnette* basque fut interdite de bonne heure comme une arme trop dangereuse. Pour ne pas se séparer de son bâton favori, le Basque consentit à raccourcir le dard et à le fixer de façon que le frottement du sol en l'émoissant le rendît

7

